

J'étais dans le garage quand le téléphone a sonné, j'ai essuyé mes mains sur un chiffon et attrapé l'appareil au milieu des outils. Quand j'ai raccroché, j'ai regardé ma voiture capot ouvert, j'ai fait le calcul des réparations, de ce que ça coûtait d'être fauché, de n'avoir que du matériel qui tombait en rade. Il fallait trois ronds, toujours, on en était là. Trois ronds.

La lumière de la cuisine était allumée, le jour commençait à se lever.

Les insomnies, debout depuis des heures à tourner dans le garage et chercher des solutions. Et le téléphone qui avait sonné.

J'ai traversé le jardin enneigé.

Stef, en robe de chambre et savates, devant la fenêtre, fumait sa première clope en regardant

l'aube. Je l'ai embrassée dans le cou, je me suis lavé les mains avant de me servir un café et de recharger le poêle.

– J'ai reçu un appel de Julo.

– Julo ?

– Dans le garage, y'a cinq minutes.

Elle a rallumé une cigarette. Dans le jardin, les tiges noires des plantes pliaient sous le poids de la neige.

– Qu'est-ce qu'il voulait ?

– Du boulot pour moi.

Elle m'a regardé avec un peu de méchanceté. J'ai tourné la tête vers le feu.

– Un truc réglo, il a besoin d'un bon mécano. Il est coincé.

Elle a écrasé sa cigarette. La fatigue et la pâleur cassaient les angles de son visage. L'hiver ne lui allait pas. Le coup de fil de Julo ne lui allait pas, cette bicoque et les courants d'air. On s'est regardé un instant, on faisait les mêmes calculs, sans en tirer les mêmes conclusions.

- Combien ?
- Six mille. Et il paie le billet.
- Combien de temps ?
- Deux ou trois semaines.

Elle a regardé dehors, comme pour estimer ce que trois semaines représentaient de nuits, de jours et de bûches à brûler, de temps à attendre avant que ça aille mieux.

– J’ai dit que j’en parlerais d’abord avec toi. Que si je partais, il me fallait une avance de trois mille par mandat. Il est d’accord.

- Il est dans la merde.
- Jusqu’au cou. On a besoin de . . .
- Te fatigue pas.
- Je pars pas si t’es pas d’accord.
- Arrête ton numéro. Julo sait toujours quand on n’a pas le choix.
- Six mille euros. On sera tranquille jusqu’au printemps.
- Et après ?
- Je trouverai du boulot. J’en trouve toujours.

– C'est pas ce que je voulais dire. Qu'est-ce que ça va changer, d'y retourner ?

Elle s'est calée contre moi. Les enfants se réveillaient, on a arrêté de parler.

Le mandat est arrivé le lendemain.

J'ai payé le bois qu'on devait à la ferme d'à côté, plus trois cents euros pour qu'ils livrent deux autres cordes. Je suis passé au garage du bourg et j'ai négocié un petit diesel avec deux cent mille bornes au compteur ; le patron a bien voulu me reprendre mon épave pour les pièces.

J'ai laissé mille euros à Stef. Quand elle m'a déposé à la gare, j'avais vingt euros en poche pour tenir jusqu'à Paris, en attendant le poulet aux ananas de l'avion.

Dans le hall de gare, on a patienté. J'avais les yeux sur la pendule et Stef à mon bras. Les deux garçons couraient dans le hall.

– Fais attention à toi.

– T'inquiète pas, je reviens dans deux semaines, tu verras pas le temps passer.

– Tu sais très bien que je vais m'inquiéter. Qu'est-ce que je vais faire si tu reviens pas, coincée ici ?

– Dis pas de connerie. Pourquoi je reviendrais pas ?

– Parce que tu sais pas quoi faire de ta peau ici.

– Tu es là, toi. Ça me suffit.

Elle a pleuré, des larmes régulières, sans sanglots.

On a eu quelques secondes pour se serrer l'un contre l'autre.

Sur le quai, le petit dans les bras, elle m'a envoyé un baiser. J'ai jeté mon sac à dos sur mon siège. J'ai fermé les yeux. Avant de m'endormir, au milieu des bruits du train, j'ai entendu un sifflement, celui des insectes le soir, quand la nuit tombe sur la forêt.

Je me suis réveillé à Paris.

J'ai traversé la gare, pris le métro et le train jusqu'à Orly. Dans la file d'attente de l'enregistrement, je ne regardais plus autour de moi. Je sentais le poids du sac sur mon dos, je faisais la liste de ce que j'avais emporté, inquiet d'avoir oublié quelque chose. Mais j'avais rempli le sac sans avoir besoin de réfléchir, retrouvant l'un après l'autre chaque vêtement et objet dont j'aurai besoin là-bas. En fait, le sac était déjà prêt, toutes les affaires pliées en haut de l'armoire, derrière les fringues d'hiver. Elles m'attendaient depuis deux ans dans une légère odeur de moisi.

J'ai demandé un siège à côté d'une issue de secours pour pouvoir étirer mes jambes. Paris/Cayenne, neuf heures de vol, quatre heures de décalage. J'arrivais par le vol Air Caraïbes de dix-huit heures.

\*

Le ciel était orange au-dessus de l'aéroport de Cayenne. Des chevelus en treillis buvaient des bières sur le parking, écrasant des mégots de joints en attendant le prochain départ pour la métropole ; des familles de fonctionnaires poussaient des charriots de bagages surchargés ; des femmes en pantalons moulants, boucles d'oreilles dorées, perchées sur des talons hauts, sortaient de voitures rutilantes. Garé sur une place handicapés juste devant la sortie, Jules attendait assis sur le pare-choc d'un pick-up Toyota à la tôle cabossée.

Même s'il ne fallait pas juger trop vite une voiture sous ce climat sans pitié, Jules avait toujours été de ces types qui brassent des liasses de billets et roulent dans des poubelles. C'est que l'argent qui filait entre ses doigts était rarement le sien. L'avance de trois mille euros par mandat, les billets en temps et en heure, sa ponctualité à l'aéroport confirmaient que la situation était tendue, pour le moins urgente. Son sourire d'escroc

n'y changeait rien, ni le pack de bières fraîches qui attendait sur le tableau de bord, couvert de cette poussière rouge qui teintait toute la Guyane.

Quand nous avons quitté le coin avec Stéphanie, Jules était la dernière personne à qui je voulais dire au revoir. L'argent qu'il me devait n'était rien à côté des emmerdes dans lesquels il m'avait mis. Son avance n'effaçait qu'une petite partie de sa dette. Jules était un anthropologue des zones troubles, de la débrouille et de l'illégalité. L'argent le rendait fou, mais les moyens qu'il choisissait pour en gagner disaient plus son goût du jeu qu'un véritable appétit pour la réussite. Il avait l'habitude de vous entraîner dans ses combines et de vous y laisser jusqu'au cou quand lui, Jules, était soudain devenu introuvable.

Je n'ai pas eu le temps de lui passer le bonjour de Stef, il ne demanda pas de nouvelles des enfants dont il avait certainement oublié les prénoms. Il faisait nuit et la voiture filait déjà



sur la route de Regina. Il parlait comme si nous nous étions quittés la veille.

– Le patron du camp de Kanouri m'a contacté il y trois mois. J'ai passé la frontière pour aller le voir au Brésil. Il avait besoin de convoier du gros matériel.

La climatisation du 4x4 était en rade, nous roulions vitres baissées et l'air à trente degrés me faisait transpirer à grosses gouttes deux ans de métropole. J'ai enlevé mes chaussures et mes chaussettes, ouvert mon sac et enfilé une paire de sandales. J'ai déboutonné ma chemise et ouvert une autre bière.

– Le camp est toujours là-bas ?

– À Kanouri ? Tu rigoles ? Avec la montée du cours de l'or, les boss brésiliens mettent le paquet. Le coin est une vraie fourmilière et ça tire dans tous les sens. Des bandes du Suriname descendent jusque là-bas pour rançonner les orpailleurs, les passeurs de l'Approuague se foutent sur la gueule et les pirogues sont criblées

de balles. La moitié des flics de Regina taxent les chargements qui arrivent par la mer, et y'a un mois deux indics de la gendarmerie se sont fait allumer sur le fleuve. Raides. Tout le monde est armé jusqu'aux dents, les sites crachent de l'or et avec cette saison sèche qui n'en finit pas y'a des embouteillages à tous les passages de saut du fleuve. Le camp a besoin de plus en plus de matériel. C'est pour ça que tu es ici.

– C'est à cause de toi que je suis ici. Et si tu me refais le coup de la dernière fois, Stef prendra un billet pour venir te couper les couilles.

Jules s'est retourné en souriant. Parmi ses talents d'escroc, il avait celui de toujours deviner quand on ne pouvait pas refuser une offre. Je n'avais même pas besoin de lui raconter comment on vivait en France, dans cette baraque sans isolation, avec les petits boulots au noir et les factures qui s'empilaient. Il le savait déjà. Comme il savait que j'allais sauter sur l'occasion de revenir, même si Stéphanie me passait un savon.

– Comment elle va ?

– Demande pas.

– Toujours en rogne ?

– Ton nom la réchauffe même plantée dans deux mètres de neige. C'est quoi ce matériel que tu dois passer ?

– Il est déjà à mi-chemin.

– Ça veut pas dire grand-chose par ici.

– On a commencé en passant par la route de Regina à Saint-Georges, que personne est vraiment pressé de voir finie. C'est toujours une piste. En graissant quelques pattes, on est arrivé en camion jusqu'à cinquante bornes de Kanouri.

– Par la forêt ? Pourquoi vous êtes pas passés par le fleuve ?

Jules a eu un éclat de rire et je me suis marré aussi sans savoir pourquoi.

– Parce que ce matériel, il passe pas sur une pirogue, ni même sur dix si t'arrivais à toutes les coupler !

J'ai avalé une gorgée de Heineken.

– Crache le morceau.

– On est en train de passer une 215 à travers la forêt.

Je n'ai pas eu le temps de faire de commentaire, vu que je m'étranglais avec ma bière et que Jules s'arrêtait devant un panneau de sens interdit planté au milieu de la chaussée. Des gilets jaunes fluo irradiaient dans les phares de la voiture et le balai d'une lampe torche, devant une petite cabane, nous faisait signe d'approcher. Le poste frontière de la gendarmerie, à trente kilomètres de Regina et cent trente de la frontière brésilienne, sur la seule route de Guyane qui partait vers l'est. Dans ce pays incontrôlable, les flics français essayaient comme ils pouvaient d'endiguer le trafic d'hommes et de marchandises.

Deux jeunes Blancs en uniformes et armés de Famas jetèrent un œil à nos passeports français et demandèrent où nous allions. Jules leur parla d'une sortie de pêche sur le fleuve.

Les torches balayèrent l'intérieur de la voiture et le plateau à l'arrière. Un autre flic sortit de la cabane, plus âgé, moins amical, et s'approcha de la portière conducteur.

– Qu'est-ce que tu fais là, Jules ? Tu sais que t'es pas le bienvenu à Regina.

– Un ami de métropole, je l'emmène pêcher et chasser sur le fleuve.

Le gradé se pencha vers l'intérieur et me dévisagea.

– On se connaît, non ?

Je le connaissais. À l'époque, il était major à la caserne de Regina, quand je venais déjà faire des boulots par ici. Son nom ne me revenait pas et le souvenir était flou, mais si j'avais dû préciser, j'aurais décrit la scène comme ça : le flic, Jules, une enveloppe de billets ou un petit sac d'or qui passait d'une main à l'autre.

– Possible, j'étais chef mécano à la GTM, y'a quelques années de ça. Je venais à la scierie pour réparer leurs engins.

– Ça doit être ça.

Il me regarda encore une seconde, pâle et transpirant dans les faisceaux des lampes, avant de revenir à Jules.

– C'est la saison sèche, les feuilles vont craquer sous tes pieds, Jules, m'étonnerait que tu chasses grand-chose de bon dans le coin.

– Le plaisir c'est la nature, pas le gibier.

Le flic se redressa et fit signe à ses subalternes. Les deux jeunes nous rendirent nos passeports et nous laissèrent passer.

Des deux côtés de la route, sur deux cents mètres, des dizaines de véhicules étaient garées dans la nuit : des camionnettes et des fourgons à moitié recouverts par la végétation, des voitures parfois brûlées jusqu'aux pneus ; des bagnoles sans papiers, transportant des clandestins et saisies par les gendarmes. Et dans les phares, au milieu des bagnoles, une pelleuse Caterpillar 215, à première vue en bon état. J'ai regardé Jules, qui n'a pas quitté la route des yeux.

– On a essayé par ici, avant de tenter le coup par la route de Saint-Georges. Une combine avec des papiers, fausses factures et tout le bataclan, soi-disant pour le chantier de la piste de Saint-Georges. Les flics sont pas tombés dans le panneau et cet enfoiré de major s’est fait un plaisir de poser la pelle en trophée au milieu de sa casse. Il s’est fait prendre la main dans le sac, y’a un an, mais il continue quand même à revendre les bagnoles des clandés. Il est cloué dans cette cabane à frites pour un moment, c’est moi qui te le dis. Je suis pas sûr qu’il sache que la pelleuse était à moi. Je l’emmerde. Avec le pognon que je me fais sur ce passage, je suis pas à une 215 près.

– Sauf que t’es qu’à la moitié du chemin. Tes vingt tonnes de ferraille sont pas encore arrivées à Kanouri. Qu’est-ce qui s’est passé ?

– On a pété le moteur à vingt bornes de l’arrivée.

– Vingt bornes ? Ça doit faire dans les vingt jours de trajet, ça.

– Minimum.

– T'es complètement timbré. C'est déjà un miracle que vous soyez arrivés jusque-là. Comment vous avez fait ?

En plus de la 215, Jules avait affrété un tractopelle pour ouvrir la voie au monstre à chenilles. En tête, deux types à pied qui connaissaient la forêt, pour tracer le layon. À l'arrière, un quad qui traînait sur une remorque des fûts de deux cents litres de gazole pour alimenter la 215 et le tracto. Une réserve de cinq tonnes de carburant que deux énormes 4x4 remontaient derrière les engins, le long de la piste ouverte. Une équipe de douze hommes, payés un gramme d'or jour – à peine vingt euros au cours du fleuve. Une demi-douzaine de guetteurs avec des radios sur la piste de Saint-Georges. D'autres à Regina qui surveillaient la gendarmerie. Les sommes dépensées dépassaient l'entendement pour un engin qui, en bon état, valait quinze mille euros. Sauf si l'on prenait en compte la quantité d'or



que le camp exhumait chaque jour, et ce qu'il pourrait sortir de plus avec cet engin.

– Qu'est-ce que t'as acheté comme machine, pour qu'elle lâche à la moitié du trajet ? T'as encore cherché un raccourci et trouvé une ragnole plus bonne à rien ?

– Pas du tout. Cette fois, j'ai mis ce qu'il fallait pour que ça tienne. Le problème, c'est plutôt au niveau du conducteur et du tracto qu'est tombé en rade. Là, faut avouer que j'aurais dû mettre quelques billets de plus. Quand le tracto a lâché, le mec que j'ai embauché pour conduire la 215 a perdu son sang-froid.

– C'est-à-dire ?

– Tu comprendras quand tu le verras. Quand le tracto qui lui ouvrait la route s'est arrêté, il a décidé de continuer tout seul. Il a lancé la 215 dans la forêt, il a creusé des ornières d'un mètre de large et arraché des arbres de trente de haut, en ligne droite, pendant deux kilomètres. Le deuxième jour, il s'est foutu dans un marigot

jusqu'à la cabine. Il a réussi à se sortir de ce pot de pus, mais il a fait sauter toutes les courroies, jusqu'à faire un joint de culasse.

– C'est tout ?

– Il a pas arrêté avant de serrer. Y'a plus une bielle ou un piston en état de marche.

– Faudrait changer le moteur.

– Il est parti d'Oiapoque, y'a deux semaines, livré au Brésil directement des US. Il devrait arriver sur place à peu près en même temps que toi.

Les calculs que j'avais faits à mon avantage, de revenir deux semaines en forêt, grassement payé, dans cet endroit que j'aimais, s'envolaient à la vitesse des infos que balançait Jules. Le plus grand talent d'un escroc reste de savoir faire appel à votre naïveté. J'avais cru qu'il lâchait six mille euros, plus les frais, pour un petit boulot peinard à la hauteur de mes talents de diéséliste. À croire que j'avais aussi oublié la Guyane, le fleuve, les boss, la folie de l'or et la dégradation morale de cette partie du globe.